

des cadavres et des carcasses de toute nature, et c'est dans ces ondes impures qu'ils ambitionnent l'honneur de trouver un jour leur sépulture ! Mais les adorateurs de la Vache ne sont point les seuls fanatiques qui habitent ces régions empestées. On y rencontre également quelques millions de Musulmans, descendants des anciens conquérants du pays, qui se consolent de la chute du trône du Mogol en suivant religieusement l'obligation du pèlerinage à la Mecque.

Les Hadjis du Bengale figurent au premier rang par leur zèle et leur ferveur, de sorte que chaque année des milliers de voyageurs emportent dans les plis de leur burnous crasseux ou de leur turban trempé de sueur, quelque germe infectieux destiné à se développer au milieu des agglomérations humaines.

Les sacrifices accomplis sans relâche autour du temple pendant la durée du pèlerinage, les accumulations d'immondices et d'excréments produites par une population nomade de 100,000 personnes, donnent à la putréfaction des proportions extraordinaires, surtout quand ces fêtes de la superstition sont, comme cette année, accompagnées par les rayons du soleil.

Les Hadjis qui retournent dans leur pays, l'esprit chargé de pensées de meurtre et de pillage, peuvent, bien mieux que Jean de Procida avec les Vêpres siciliennes, se livrer à la plus épouvantable de toutes les vengeances. Ils n'ont pour cela qu'à secouer les plis de leurs manteaux infects dans chacune de nos grandes capitales.

Les progrès de cette civilisation dont nous sommes si fiers ne feront alors que rendre plus prompte la propagation du fléau. Les bateaux à vapeur et l'isthme de Suez sont déjà des instruments merveilles. La construction maintenant

immuante du chemin de fer de l'Euphrate, diminuant de moitié le temps du voyage, quadruplerait le danger, car il croit en raison inverse du carré de la vraie distance, c'est-à-dire du nombre de jours nécessaires pour le retour.

On a cru pendant longtemps que le régime des quarantaines suffirait et l'on a été des règles fort sages et peut-être efficaces, en admettant que l'on sache ou que l'on veuille les suivre. Mais la marche de la nouvelle épidémie prouve qu'il n'est point possible de compter sur l'efficacité de semblables barrières, bonnes pour une époque, où le génie de l'homme n'avait point commencé à supprimer le temps et l'espace, et où le désert lui-même n'avait point cessé d'être une barrière sérieuse.

Le gouverneur général de l'Algérie a adopté une mesure fort sage qui a été immédiatement imitée par les autorités Tunisiennes. On a interdit d'une façon absolue le pèlerinage à la Mecque pour les populations musulmanes qui vivent sous nos lois. Il est probable que ce sage décret, qui n'a que le défaut d'être un peu tardif, coupera court à la marche sur la Mecque des dévots du Maroc et que le gouvernement britannique obligera le khédive à interdire le départ de la caravane qui quitte chaque année le Caire.

Mais ces mesures fort incomplètes et relativement insuffisantes ne sont que des palliatifs ; tandis qu'il est temps d'enlever cette épée de Damoclès suspendue sur nos têtes par un fil que nos relations croissantes avec l'Orient rendent de plus en plus facile à rompre.

Il est en effet indispensable d'aviser à l'assainissement des deux foyers d'infection qui répandent leur influence délétère jusque dans nos grandes villes européennes. Puisque les Anglais dominent dans l'Inde, qu'ils s'occupent sans relâche de